

des grains essentiels pour nourrir les chevaux, les cochons, la volaille et dans la manufacture du whiskey. C'est pourquoi une grosse récolte de blé-d'inde est une bénédiction nationale. Nous avons un surplus de plusieurs millions de minots, et déjà plusieurs bâtimens ont été engagés pour l'exportation. On doit se rappeler, cependant, que pour rendre le blé-d'inde de l'ouest profitable dans les ports atlantiques, le prix doit être raisonnablement haut, car autrement il ne pourrait être transporté avec avantage par les différents chemins de fer et canaux. Dans quelques endroits par exemple, le blé-d'inde ne se vend que trente-six sols le minot, et ailleurs il se vend jusqu'à une piastre et douze sols. Quand il tombe à un écu à New-York et Philadelphie, on ne peut pas par conséquent l'emporter des villes dans l'ouest pour l'y vendre à trente-six sols. Non, dans de tels cas il faut le consommer dans la place même, car il devient comparativement sans valeur. Il est donc essentiel, afin de réaliser la récolte entière, que les prix soient rémunérateurs dans les villes atlantiques. Seulement hier, nous avons entendu dire à un commerçant qu'il croyait que le blé-d'inde ne se vendrait que trois chelins et dix-huit sols le minot. — *Phila. Inquirer.*

SUCRE D'ÉRABLE, ARTICLE DE COMMERCE.
A l'Éditeur du *Mercury.*

Monsieur, — La prospérité matérielle de chaque pays dépend tellement de la quantité et de la valeur de ses productions naturelles, qu'il est du devoir aussi bien que de l'intérêt de chacun d'employer tous ses efforts à promouvoir leur développement. Je désire donc appeler l'attention du public et surtout de l'agriculteur sur l'extrait suivant du *Medical Chronicle* pour janvier, qui vient de m'arriver. C'est de la plume de mon ami, le célèbre *Correspondant Medical de Londres* de ce journal, George D. Gibb, M. D., quoiqu'il ne soit souscrit que du modeste initial de l'écrivain, G. Comme l'excellente feuille de laquelle je copie est nécessairement de son genre, confiné à une petite classe comparativement, je désire donner au sujet important sur lequel il traite, une publicité proportionnée à son importance. Daté de Londres, le 7 de décembre, 1855. Il dit :

“ De tous les solides et les liquides consommés par toutes les classes des sujets de sa Majesté, il n'y en a aucun qui soit requis comme le sucre ; il est non seulement rare mais il est très cher, et plusieurs de la basse classe sont obligés d'en acheter qu'en très petites quantités. Cette rareté pensent plusieurs économistes politiques semblent devoir durer plusieurs années. Maintenant c'est une question digne d'importance si le sucre d'érable ne pourrait être exporté du Canada avec avantage par le manufacturier ; mais il faudrait qu'il fut écrasé et d'une autre couleur autant que possible. Je ne fais qu'exposer la question que quelqu'un pourra trouver digne de considération. Dans un sens physiologique, je crois que la privation du sucre parmi la basse classe serait, il me

semble, suivie de l'amaisissement, et une tendance à plusieurs maladies, surtout la pulmonie. Je me suis efforcé de faire voir ailleurs, et je pense d'une manière satisfaisante, que la grande source de graisse combustible dans l'économie est une provision de sucre suffisante, et quo que nous puissions déjà avoir beaucoup de douceur inhérente dans notre composition, il en faut une provision, et dans le moment actuel elle est très désirable.”

On ne peut nier que le Canada a des forêts presque illimitées d'érables à sucre (*Acer Saccharinum*) qui sont infectueuses comparativement ; il y a déjà un vaste champ ouvert pour la manufacture d'une denrée, qui, suivant le Dr. Gibb, est presque essentielle à la vie et à la santé. Il n'y a pas de doute que l'on puisse faire d'immenses quantités de sucre d'érable à peu de frais et le vendre à des prix très élevés. Aucune culture n'est nécessaire, on n'a qu'à préserver les arbres de la hache du bûcheron, et la saison pendant laquelle le sucre se fait est quand il n'y a aucuns travaux agricoles à faire. Je ne parlerai pas à présent de l'utilité de préserver les forêts d'érable du Canada, mais je ferai la suggestion seulement pour la considération de la Législature.

Il y a eu de temps en temps de très beaux spécimens de sucre d'érable exhibés à nos *Exhibitions Locales Industrielles* (dont j'ai la satisfaction de dire que j'ai été un des plus zélés promoteurs), et pour lesquels des prix ont été décernés. Quelques-uns de ces spécimens des *Towships* de l'Est, parmi lesquels je puis nommer les produits de M. J. H. Tambly, de Leeds, Mégantic, qui étaient excellents en goût et en couleur, et aussi bon que le sucre blanc écrasé, et étaient comme dit le Dr. Gibb, en cristaux granuleux.

Je suggérerais respectueusement pour l'avantage du public en général que les *Sociétés Agricoles de District* offrissent des prix pour la meilleure qualité et la plus grande quantité de sucre manufacturée dans chaque district, et que les personnes qui connaissent la meilleure méthode de faire le sucre fussent invitées à la communiquer par la presse, qui je suis sûr le ferait avec plaisir. En conclusion, comme la saison n'est pas éloignée où l'on commence à faire le sucre, permettez-moi d'inviter la presse en général à donner une circulation prompte et active à ce sujet.

Je suis, monsieur,

Votre, &c.

W. MARSDEN, M. D.

Québec, 15 jan., 1856.

Rareté des Travailleurs en Angleterre. — Le *London Farmer's Magazine* en faisait allusion à la difficulté d'avoir des mains dit qu'“ au lieu de deux hommes qui cherchent un maître deux maîtres cherchent un homme.” La guerre à quelque chose à faire avec ceci, la condition améliorée de l'Irlande quelque chose, mais l'émigration a été le grand moyen d'améliorer la condition

des travailleurs d'Angleterre. L'article dit : “ Ces districts qui dépendaient sur une migration périodique des travailleurs Irlandais pour leur récolte, n'en reçoivent plus. Les Haut-Écossais qui faisaient le travail des Bas-Écossais, émigrent en Canada, où ils peuvent avoir des terres. La population rurale anglaise secoue sa crainte des parties étrangères. Elle en a une meilleure connaissance et de la perspective qu'elle offre au travailleur de devenir propriétaire de terre et employer lui-même des travailleurs.”

—:—

LES HOMMES ENGAGÉS ET CEUX QUI LES EMPLOIENT.

Il y a quelques années le fils d'un cultivateur Anglais vint aux États-Unis et s'engagea chez un cultivateur, dans l'État de New-York, aux conditions suivantes : commençant à travailler le 1er de septembre, il devait travailler dix heures par jour pendant trois ans, et recevoir en payement un champ de douze acres. S'assurant de ce contrat par un billet de \$2,000, par lequel celui qui l'employait s'obligeait de remplir ce à quoi il s'était engagé ; aussi pendant trois ans, il devait avoir le contrôle du champ ; travailler à ses propres frais et donner à son maître la moitié des profits. Le champ était au pied d'une colline, de terre forte, avec un sous-sol d'argile bleue, et qui depuis plusieurs années n'avait produit que des mauvaises herbes.

Le cultivateur pensait que le jeune homme était un nigaud et que lui était le plus sage et le plus fortuné ; mais le premier ne se décourageait pas de l'opinion qu'entretenait le cultivateur, il engagea des travailleurs et les mit à travailler le champ, et faire autant d'ouvrage que possible.

Le matin et le soir, avant et après avoir travaillé ses dix heures, comme il s'y était engagé, il travailla avec eux et continua à travailler ainsi jusque vers le milieu du mois de novembre, et alors il avait posé environ 5,000 verges de bonnes tuiles à égout. Alors il fit faire un labourage profond, et sillonner la terre autant que possible et la laissa ainsi pendant l'hiver. Le printemps il fit encore labourer le champ, sur le long et le travers, et hersé avec une herse pesante, et le sèma en avoine et en trèfle. La production fut excellente, rien de comparable n'avait encore été vu sur le champ. L'année suivante il donna deux récoltes en trèfle, d'un beau vert foncé, et énormément pesant ; l'année ensuite, après avoir été engraisé à une dépense de \$7 par acre ; neuf acres de champ produisirent 936 minots de blé-d'inde, et 25 voies de citrouilles ; et il retira des trois acres qui restaient 100 minots de patates, rapportant au delà de \$1,200. Le temps était enfin venu où le jeune homme devait avoir le champ en sa possession et le cultivateur sans hésitation lui offrit \$15,00 pour ressembler le contrat ; mais cette somme fut sans hésitation refusée ; alors il offrit \$2,000 qui furent acceptées.

Voici un état de la récolte du jeune homme :—